



« Ni une question, ni un problème »

par Kidi Bebey*

Animatrice de revues qui sont un lieu d'échanges entre enfants et adolescents dans l'espace francophone, Kidi Bebey retrace son propre rapport à la langue, source de jeu, d'émerveillement et de partage.

Bonsaï

J'ai beau remonter aussi loin que possible dans mes souvenirs d'enfance, je ne me rappelle pas que la langue française ait jamais été pour moi une question ou un problème. J'ai toujours eu le sentiment que, dans la petite communauté que mes frères, sœur et moi-même formions autour de nos parents, à Paris, XIII^e arrondissement, les choses étaient claires et ne soulevaient pas de discussion : le français était notre langue de naissance, le douala (du Cameroun) notre langue maternelle et nous étions priés de pratiquer l'une comme l'autre c'est-à-dire si possible l'une aussi bien que l'autre. Nous parlions donc la langue douala à la maison la plupart du temps, et le français à l'extérieur, en particulier à l'école. Parler deux langues était, en quelque sorte, une donnée de base et, pour nous les enfants, un avantage qui soudait notre complicité dans les circonstances les plus diverses. Pouvoir faire des confidences à voix haute, commenter la tenue vestimentaire de ses voisins d'autobus, critiquer la punition infligée par une maîtresse d'école sans risquer d'être puni... quel bonheur ! Nous nous sommes livrés ainsi à de nombreuses espiègleries dont le

* Rédactrice en chef de *Planète Jeunes* et *Planète Enfants*.

souvenir fait encore sourire, j'en suis sûre, chacun des membres de notre fratrie.

Nos parents furent quelquefois convoqués à l'école par des enseignants qui nous avaient surpris à partager des secrets en douala et qui estimaient par avance que parler une autre langue porterait préjudice à une bonne acquisition du français. Toujours, ils résistaient, s'opposant ainsi aux théories de l'apprentissage – et aux idées sur « l'intégration » – qui avaient cours dans les années 60.

Je sais aujourd'hui que la transmission de cette langue est le plus précieux des héritages. Et l'image un peu incongrue qui me vient à l'esprit pour évoquer sa valeur est celle du bonsaï. Le douala constituait pour nous une sorte de « bonsaï linguistique » : un arbre ancestral et majestueux, aux racines profondes, dont la sève a nourri notre imaginaire et les branches nous ont reliés pour toujours à notre continent d'origine, à ses paysages, ses habitants, son histoire, ses cultures. Un arbre de petite taille, à l'échelle de notre petite république familiale, et qui, malgré sa croissance en vase-clos, provoquait l'admiration de tous, lors de nos vacances au Cameroun.

Yaoundé, I...D

Parler deux langues était donc la règle numéro un. Parler le mieux possible était la règle numéro deux. Les bonsaïs, c'est bien connu, demandent le plus grand soin. Ainsi, nous étions tenus de prendre le plus grand soin du nôtre, autrement dit de le nourrir (de vocabulaire), de le faire grossir (en expressions diverses) et grandir (en constructions syntaxiques, relatives, subordonnées etc.), de le corriger le cas échéant, bref non seulement de le connaître mais d'en faire ressortir les qualités. Au départ, dans ce domaine, nos

parents étaient nos maîtres. Puis, très vite, au sein de la fratrie, nous sommes devenus les professeurs les uns des autres. L'avantage d'une double base linguistique s'est alors vraiment fait sentir car c'est en pratiquant deux langues (ou plus) que l'on peut percevoir, avec le plus d'acuité, les subtilités respectives de l'une et de l'autre. Imaginez trois garçons et deux filles occupés à ce genre de passes d'armes. Je me souviens des moqueries subies par mon frère cadet durant toute une année scolaire, parce qu'il disputait chaque semaine le statut de premier de la classe à une certaine Maria Rueda Diaz, de parents lusophones, pour une histoire de demi-point en français... Je me souviens que j'adorais dire et redire ce mot douala, « assia », qui exprime tout à la fois l'inquiétude partagée, la compréhension, l'empathie, la compassion... et qui n'a aucun équivalent en français. Je me souviens du plaisir que j'avais à écouter mon père musicien déclamer les poèmes de Senghor, Césaire, Dadié... qu'il préparait pour ses récitals, et dont les mots m'enchantèrent toute petite sans que je les comprenne. Je me souviens de la devinette posée un jour avec naïveté par un autre frère : « Qu'est-ce qui commence par un i et qui finit par un d ? »... j'ai mis du temps à comprendre pourquoi la réponse – Yaoundé – avait tellement fait rire mes aînés. Je me souviens d'avoir commencé peu à peu à manier mieux le langage et d'avoir découvert en grandissant le sens caché des mots. Quand « les étoiles des araignées » deviennent des « toiles », c'est le cinéma du monde qui ouvre ses portes !

Chez nous, parler le mieux possible tenait du plaisir, du jeu, de l'émerveillement : rechercher le raffinement, en douala, en français, n'a jamais eu pour

but une meilleure « intégration ». Non, tout cela procédait du désir de partager, jusqu'à l'ivresse, la beauté de la langue.

No complex

Ce n'est sans doute pas un hasard si, plus tard, mes études m'ont fait tourner autour des lettres et si j'ai la responsabilité aujourd'hui des magazines panafricains *Planète Jeunes* et *Planète Enfants*. Certes, la francophonie est le socle de leur diffusion puisqu'elle permet à des enfants et des adolescents issus de pays très éloignés les uns des autres, de mettre en commun des savoirs et d'exprimer des préoccupations. Mais, au risque de choquer certains, je dois avouer que jusqu'ici, la langue française, ses pièges et ses usages, n'est que rarement apparue comme telle dans les rubriques de *Planète Jeunes*, et que le très nombreux courrier que nous recevons à la rédaction n'évoque qu'exceptionnellement la problématique francophone. Tout simplement parce que le rapport des « Planétiens » (ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes) à la langue française est très « naturel », c'est-à-dire décontracté, enjoué – maîtrisé à sa manière. On est certes loin de la rigueur orthographique et syntaxique à la Grévisse. Mais leurs lettres témoignent d'une créativité linguistique ébouriffée et sans complexe. Avec eux, pas question d'insécurité linguistique ! Ainsi, l'un d'eux m'écrit, sourire aux lèvres : « Je vous adresse cette lettre depuis mon prémonitoire... ». Leurs jeux de mots me rappellent ceux que nous faisons à la maison, sous forme de charades, de tournois, de plaisanteries, sous l'œil (et l'oreille) amusés de notre père. Nous incorporions littéralement la langue française : elle faisait corps avec nous, à haute voix, avec force gestes.

Quand je lis le courrier adressé à *Planète*, je crois parfois entendre rire mes correspondants en train de relire (plutôt, de déclamer) leur lettre à haute voix devant leurs copains : la langue française comme performance, franche et joyeuse, loin de la besogneuse rédaction scolaire. Et cette performance est souvent polyphonique, car les jeunes Africains francophones sont très souvent multilingues, passant d'une langue à l'autre avec une égale décontraction, en fonction des contextes, des interlocuteurs et des effets recherchés. Pour eux, dès lors, être francophone, c'est être détenteur d'un atout supplémentaire dans le concert des langues qu'ils maîtrisent. J'aime beaucoup cette idée d'une francophonie polyglotte, inventive et imaginative. En ce sens, malgré notre différence d'âge, mes lecteurs et moi, sommes membres de la même fratrie linguistique et culturelle. Et je suis particulièrement heureuse de pouvoir, par mes magazines, les accompagner.

Les « Planétiens » laissent bien volontiers les colloques, sommets et autres symposiums sur la francophonie aux spécialistes, aux académiques et aux politiques, mais, pour autant, ils en assurent le développement. Durable.

